




JOLANTA RACHWALSKA VON REJCHWALD

Université Marie Curie-Skłodowska, Lublin

 0000-0003-3159-1942

Les dictionnaires des idées reçues ou les paradoxes de la mise en forme de l'esprit critique sur la société du XIX^e siècle et ses discours

Dictionaries of clichés or the paradoxes of a critical view
of society 19th century and its discourses

ABSTRACT: The article problematizes the form of the “para-dictionary” used by the authors of stereotypical collections in the 19th century (Flaubert, Rigaud, Bloy). The meaning of these numerous published collections, the outbreak of the nineteenth neo-encyclopedicist, is not limited to narrowly understood didacticism and bourgeois criticism of “bêtise”. The form used in them is based on the paradox that determines its uniqueness. The starting point for studying this paradoxical form is the semantic tension between ossification, repetition, symbolized by the stereotype and literary character of these “para-dictionaries”, which through irony, humor, linguistic gloss, original selection are examples of creative transformation “ossified”, which is the opposite of originality and repeated. In the twentieth and twenty-first century, the use of the “para-dictionary” form leads to the redefinition of certain genres, as is the case with Genette’s innovative autobiography.

KEY WORDS: para-dictionary, stereotype, Flaubert, Rigaud, Bloy

Prolongeant une vague encyclopédiste du siècle dernier, le XIX^e étale son savoir et pense ; puisqu’il pense, il est aussi porté à classer, car « penser signifie quadriller » (SCHLANGER 1983 : 152), redistribuer et dénombrer. Cette propension à ordonner et classer se manifeste aussi bien en sciences naturelles qu’en lexicographie et s’actualise dans la publication des dictionnaires parmi lesquelles on trouve les titres devenus emblématiques, comme le *Grand Dictionnaire* de Paul-Émile Littré (1873) et *Le Grand Dictionnaire Universel* de Pierre Larousse (1866–1876), mais aussi ceux moins connus mais qui démontrent la force de

cette tendance, tels que les *Excentricités de la langue française* d'Étienne Lorédan Larchey (1860), le *Dictionnaire de la langue verte, argots parisiens complets* d'Alfred Delveau (1866), *Dictionnaire du jargon parisien : l'argot ancien et l'argot moderne* (1878) de Lucien Rigaud, pour ne citer que quelques-uns.

La tendance néo-encyclopédiste perceptible au sein de ce « siècle des dictionnaires » (LAROUSSE 1866 : [i]) conquiert aussi la littérature qui, jalouse des nomenclatures, taxinomies et hiérarchies des grands naturalistes, des Cuvier et des Saint-Hilaire, se déploie en cycles romanesques qui deviennent d'énormes grilles des classifications sociales et humaines et invente ses propres mises en ordre : les physiologies et sottisiers. Dans leur sillage apparaissent les ouvrages d'un genre hybride qui, tout en continuant à arborer la fière appellation de dictionnaire, ne le sont pas au sens propre du terme. Tout en gardant les caractéristiques formelles du dictionnaire, leurs auteurs rassemblent des « objets » langagiers singuliers, ceux qui relèvent des schèmes préconstruits de la pensée qu'on appelle communément les idées reçues, les lieux communs ou les poncifs. Puisque les nuances définitoires entre ces différentes manifestations de la doxa, notions historiquement différenciables, n'ont pas, d'un côté, d'impact immédiat sur le développement de notre argumentation et, de l'autre, peuvent induire une confusion, nous leur substituerons, pour les besoins de la présente étude, le terme de « stéréotype » auquel nous prêterons le rôle de leur hyperonyme. Mais, il y a encore une autre motivation de ce choix terminologique. Pour l'expliquer, tournons-nous vers l'étymologie du terme « stéréotype » qui constitue une bonne introduction à la problématique de notre étude.

Le « stéréotype » (du grec *stereos*, « solide », « stable » et *typos*, « -type »), selon *Le Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*, signifie « ce qui ne se modifie point, reste toujours le même ». Cette acception étymologique rejoint le sens que fait ressortir une étude diachronique de ce terme. Son apparition remonte à l'invention, en 1789, d'un *cliché* typographique, appelé par Pierre-Nicolas (Firmin) Didot (1769–1836), son inventeur, « stéréo » et du procédé de la stéréotypie dans l'industrie de cette époque (DYONIZIAK, 2006 : 14). Étant donné que le terme de « stéréotype » désignait dans la langue d'origine un coup, une marque, une empreinte (REY, 1992), son sens nous semble presque congénital à l'esprit de ce siècle des révolutions industrielles, marqué par la reproduction mécanique, le nom d'action « stéréotyper » a pris le sens figuré de « rendre inaltérable, [...] fixe, immuable, toujours le même » (REY, 1992). De la sphère de la production, ce terme migre dans tous les domaines de la vie artistique et sociale devenant l'un des emblèmes de la modernité dont parle avec une rare profondeur Walter Benjamin dans *L'œuvre d'art à l'époque de la reproductibilité technique* ou dans *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme* ; cet aspect a été aussi soulevé par Amossy : « Depuis un siècle environ, le développement de la presse, puis de différentes formes de médias ont créé une hantise de la stéréotypie. On dénonce le prêt-à-penser, le déjà-dit » (1997 : 5).

Prenant acte du sens véhiculé par ce terme, nous considérons comme paradoxale la volonté de faire publier les dictionnaires des stéréotypes : à quoi bon vouloir sceller ce qui est déjà fixe et immuable, tout ce « prêt-à-porter de l'esprit » (AMOSSY, 1991 : 9) par le double dispositif de l'écriture et de la forme dictionnaire ? À quoi bon d'inscrire, donc d'immobiliser, noir sur blanc, ce qui, par définition, est déjà figé, non modifiable, symbolisant le retour triomphal du même ? Par conséquent, le dictionnaire des stéréotypes désignerait une double immobilisation, car le geste scriptural implique l'idée de conservation et de pérennisation.

Rebondissant du constat de la paradoxalité qui semble sous-tendre le projet du dictionnaire des idées reçues, nous faisons de l'interrogation de la « forme dictionnaire » (MESCHONNIC, 1991 : 197) notre angle d'approche pour appréhender la problématique du stéréotype. Notre réflexion trouve donc son point d'ancrage dans la rencontre entre le geste scriptural d'un lexicographe-amateur, un observateur assidu de la société qui vise à consigner les stéréotypes qui alimentent les circuits de l'idiome de sa société et le geste scriptural d'un écrivain qui s'en empare ; mais dans quel but ? Seraient-ils de simples ramasseurs, de rassembleurs des stéréotypes, motivés par une attention critique portée aux discours sociaux ? S'agirait-il de se laisser emporter par une « folie du dictionnaire » (MESCHONNIC, 1991 : 23) ou de satisfaire un simple désir de collection propre à ceux qui aiment tout ce qui peut se ranger ?

Pourtant, nous ne proposons pas une étude « métalexicographique » (MESCHONNIC, 1991 : 37) car, ce qui importe de souligner, c'est que les dictionnaires des stéréotypes, mis à part la forme dictionnaire – l'alignement vertical du contenu ou le mode de présentation basé sur l'ordre alphabétique – ne sont pas de « vrais » dictionnaires, mais juste des « para-dictionnaires » (MESCHONNIC, 1991 : 197) et leurs auteurs ne sont pas des lexicographes, mais des écrivains qui s'emparent de cette forme. Le préfixe « para » (à côté) sous-entend déjà une certaine indétermination, par quoi il ambiguïse la forme de ces (para)dictionnaires les situant dans un lieu mitoyen : entre le genre dictionnaire (la non-linéarité et l'ordre chronologique) et le genre littéraire (sélection, ironie, humour). Forte de ce constat et après avoir placé les ambiguïtés de cette forme au cœur de notre réflexion, nous tenterons de démontrer les rapports entre le stéréotype et cette forme hybride : mi littéraire mi dictionnariste, mi objective mi subjective, mi neutre mi ironique.

Mais comment comprendre la motivation des auteurs qui investissent ce champ de la création qu'est le para-dictionnaire des stéréotypes ? Afin de trouver des éléments de réponse, nous aborderons trois textes, dont le *Dictionnaire des idées reçues* (1913) de Gustave Flaubert, *Le Dictionnaire des lieux communs* de Lucien Ribaud (1881) ainsi que *l'Exégèse des lieux communs* de Léon Bloy (1902). Même si notre propos reste focalisé sur les para-dictionnaires du XIX^e siècle, cette forme continue à faire des adeptes au cours des XX^e et XXI^e siècles

fournissant des exemples d'investissements modernes de cette forme, ceux de Pierre Desproges (1981 et 1985) et surtout celui de Gérard Genette. Le *Bardadrac* de Genette constitue une réécriture du catalogue des idées reçues qui réussit une prouesse formelle, car il transforme un répertoire des lieux communs en une sorte d'autobiographie lexicographique. Ainsi, il démontre, d'une part, la circularité du stéréotype et, de l'autre, le potentiel résidant dans la transformation créative du stéréotype et de la forme dictionnaire pour réinventer le genre autobiographique.

Parler de dictionnaire, c'est parler d'un grand projet taxinomique régi par une règle : « une place pour chaque chose et chaque chose à sa place » (PEREC, 1985 : 156). Parler de dictionnaire des stéréotypes oblige de se rendre compte du fait que le stéréotype n'est pas un « objet » langagier et culturel qu'on peut appréhender dans la « nature » et le ramasser tel quel. Comme le fait observer Ruth Amossy : « On ne peut donc voir le stéréotype comme on perçoit physiquement l'objet industriel. Pour le dégager pleinement, il faut prendre la peine de le reconstruire. C'est dire que le stéréotype n'existe pas en soi » (AMOSSY, 1991 : 21). On ne peut donc ni l'inventer ni créer, car, continue Amossy : « Il est l'image préfabriquée [...] que la collectivité fait monotoneusement circuler dans les esprits et les textes » (1991 : 21). Puisqu'il n'a pas d'existence matérielle, il ne peut être que « récolté », et son « ontologie » dépend de l'observation assidue de la pratique de la langue, car « Il n'apparaît qu'à l'observateur critique ou à l'utilisateur qui reconnaît spontanément les modèles de sa collectivité » (1991 : 21). Gérard Genette dans son étonnant dictionnaire *Bardadrac*, expliquant l'origine de son ouvrage, déclare explicitement : « Ce livre n'a jamais été fait, il a été récolté » (GENETTE, 2006 : 8) ; or, tous les ouvrages sur lesquels nous fonderons notre argumentation ont été, pour ainsi dire, « récoltés ».

Commençons donc par le para-dictionnaire qui est le moins connu, mais qui a été publié en premier. Il s'agit de l'ouvrage de Lucien Rigaud, *Dictionnaire des lieux communs de la conversation, du style épistolaire, du théâtre, du livre, du journal, de la tribune du barreau, de l'oraison funèbre etc...* (1881), dont l'auteur ambitionne de « réunir en volume les plus illustres de ces lieux communs et d'en tirer la philosophie » (RIGAUD, 1881 : II). Chaque entrée est émaillée de maintes références littéraires ou truffée de citations des œuvres philosophiques et des extraits de journaux. Dans la préface où il explique le fond de son projet résonne l'écho des classifications sociales chères à Balzac, car il dédie son dictionnaire à toutes les catégories socio-professionnelles : « Il sera d'une grande ressource pour le journaliste novice et pour l'apprenti politique ; et pour le bourgeois » et pour les « jeunes auteurs dramatiques », journalistes, jeunes auteurs dramatiques et même pour « les femmes sensibles », pour les « normaliens, espoir du professorat » ; pour des raisons qui semblent évidentes, « il n'est pas conseillé aux étrangers » (RIGAUD, 1881 : II). Il termine sa préface sur une boutade narquoise et amère qui fait ressortir un antagonisme latent entre

le Stéréotype et l'Idée : « Quant à l'idée, inutile ! » (RIGAUD, 1881 : III). À travers ce panaché de mots d'une légèreté trompeuse, il livre un constat très critique sur la société de l'ère de reproductibilité qui, délestée d'un fardeau de penser, elle n'a donc rien à inventer, elle n'a que venir à l'abreuvoir de la parole commune qu'il leur offre, et elle en repartira rassasiée. Dans la suite, il met en valeur la forme discontinue de son *Dictionnaire* et, en s'adressant à son potentiel lecteur, lui promet d'« y trouver des bribes de phrases qui, en soudant les uns aux autres, tu transformeras en scènes et scènes en actes » (RIGAUD, 1881 : II). Sous des dehors humoristiques, cette ironie révèle un fond caustique et grave. Elle fait acte de la relégation de la pensée de la nouvelle société moderne aux greniers de l'humanité pensante. Cette raréfaction voire l'absence de la pensée au sein de la société bourgeoise entre en un violent conflit avec le mythe de l'artiste-poète et sa parole sacrée qui n'est jamais « ramassée », mais inventée ; en parle Baudelaire dans les *Conseils aux jeunes littérateurs* ou Rainer-Maria Rilke qui, dans ses *Lettres à un jeune poète* va à l'encontre des conseils de Rigaud expliquant que le monde est souvent inexprimable et que la parole censée le faire surgir est unique et difficile à trouver (1937 : 17–18)¹. Rigaud offre donc à ses lecteurs la totalité stéréotypée non pas seulement de la nomenclature mais du *discours* qu'il livre en vrac, en « tableaux sans aucune relation entre eux » (RIGAUD, 1881 : III). À partir de ces stéréotypes, qui reflètent une vision du monde en bribes et fragments, ils n'ont qu'à recomposer leur propre totalité : « Et vous, normaliens, espoir du professorat, méditez-vous bien ces clichés. Ils font la base de cette littérature dont vous ferez un jour le plus belle ornement » (RIGAUD, 1881 : V). Le fait de parler de l'utilité des « bribes » témoigne de sa pré-conscience du rôle moderne du fragment et de l'importance du stéréotype, appréhendé comme le discours de l'autre, dans la création littéraire. D'ailleurs, les références littéraires invoqués à l'appui de la popularité de certains lieux communs prouvent que la littérature en est faite, ce qui renforce l'idée de la circularité des stéréotypes. Par conséquent, son *Dictionnaire* se présente comme un « carnaval de mot » (UZANNE, 1886 : 342) et son auteur virevolte dans la circularité polyphonique et non linéaire de différents discours (littéraire, journalistique, politique), provenant de différentes époques qui s'interpénètrent, en produisant un puissant effet de pan-glossolalie.

Nous avons déjà mentionné que le para-dictionnaire de Rigaud puise abondamment dans les réserves d'ironie, aussi bien dans la préface que dans les commentaires qui accompagnent les entrées. L'ironie joue un rôle magistral pour marquer la distance entre la parole critique, donc subjective, de l'auteur et ce discours qu'il fait entrer dans son para-dictionnaire (AMOSSY / HERSCHBERG

¹ « Les choses ne sont pas toutes à prendre ou à dire, comme on voudrait nous le faire croire. Presque tout ce qui arrive est inexprimable et s'accomplit dans une région que jamais la parole n'a foulée ».

PIERROT, 1997 : 201). Ce processus de distanciation ironique est porté à son extrême dans le para-dictionnaire de Flaubert.

Le *Dictionnaire des idées reçues* de Gustave Flaubert est un projet de longue date dont l'idée taraude l'esprit de l'auteur de *Bouvard et Pécuchet* depuis des longues années. C'est à plusieurs reprises qu'il en parle dans sa *Correspondance*, ce qui révèle l'importance fondamentale de ce mince livret (lettres à Louis Bouilhet de 1850, à Louise Colet de 1852, à Maxime du Camp de 1870). Dans une lettre à George Sand, du 18 décembre 1867, il s'interroge au sujet de la forme à adopter : « Quelle forme faut-il prendre pour exprimer parfois son opinion sur les choses de ce monde sans risquer de passer, plus tard, pour un imbécile ? ». Il livre des éléments de réponse à cette question dans une autre lettre, cette fois-ci à Louise Colet, du 17 décembre 1852 : « On y trouverait donc par ordre alphabétique, sur tous les sujets possibles tout ce qu'il faut dire en société pour être un homme convenable et aimable [...] ». La *Correspondance* prouve qu'il a besoin de la forme non linéaire du dictionnaire ainsi que de l'ordre alphabétique qui lui permettent de mettre son ordre dans le contenu disparate du discours stéréotypé. Le dictionnaire substitue au flux linéaire du discours la segmentation et le déploiement vertical des contenus discontinus qui jouent un rôle crucial dans la grammaire typographique de la forme dictionnaire.

En outre, tout comme Rigaud, il est conscient que le discours stéréotypé coexiste en permanence avec la parole d'auteur bataillant avec elle, voire constituant son double. Il en parle dans une lettre à Louise Colet, du 16 décembre 1852 : « Il faudrait que, dans tout le cours du livre, il n'y eut pas un mot de mon cru, et qu'une fois qu'on l'aurait lu on n'osât plus parler, de peur de dire naturellement une des phrases qui s'y trouvent ». Par le fait d'exhiber dans la vitrine dans son para-dictionnaire cette parole creuse, il veut, de cette manière, l'anesthésier, la transformer, à la fois, en un bibelot, en une curiosité de cabinet et en un objet de moqueries et de haine, contemplable mais non pas employable.

Pourrait-on donc imaginer autre forme que celle du para-dictionnaire lui permettrait d'exposer et d'inscrire dans la spatialité de la page le discours de la bêtise humaine ? Celle dernière est incarnée si bien à l'époque par la figure du bourgeois, à laquelle Henri Monnier a consacré sa *Physiologie du bourgeois* et qui « obsède les écrivains du XIX^e siècle » (PETIT, 1968 : 17). Parmi eux, Stendhal, ce fin dénicheur des idées reçues et l'impitoyable vilipendeur de la bêtise du bourgeois qu'il considérait comme symbole de « l'autosuffisance, mêlée à je ne sais quoi de borné et de peu inventif » (1958 : 10).

La forme du dictionnaire flaubertien s'inscrit dans son grand projet de la critique des savoirs. Cette critique, différente de celle de Rigaud, est plus mordante et caustique à cause de sa laconicité qui confère à ces entrées un ton dogmatique et péremptoire déclenchant un effet pétrificateur de la parole bourgeoise. La brièveté tranchante et le dénuement rhétorique des stéréotypes rangés verticalement, contraste avec la présence oppressante et circulaire du discours stéréotypé

chez Rigaud dont le flux continu se déverse de différentes sources : littéraires, journalistiques ou juridiques. Cela explique, par ailleurs, les vertus de la forme discontinue du para-dictionnaire qui aide à (re)distribuer la masse du discours qui « comporte de l'inachevable » (MESCHONNIC, 1991 : 201), puisque, comme la bêtise, il s'avère infini.

L'*Exégèse des lieux communs* de Léon Bloy diffère plus encore de la forme des deux précédents para-dictionnaires, car elle n'a pas celle du dictionnaire. En se mettant dans sa préface sous la tutelle de Saint Jérôme, Bloy fait ériger sa figure grave d'un « inventoriateur plein de gloire des Lieux communs éternels » (BLOY, 1968 : 33). Bloy, l'imprécateur, dont la haine farouche du bourgeois a forgé sa notoriété, définit ce dernier comme un « homme qui ne fait aucun usage de la faculté de penser [...] ; l'authentique bourgeois est nécessairement qui est borné dans son langage à un très petit nombre de formules » (BLOY, 1968 : 33–34). Dans son *Exégèse*, il fait un grand inventaire méthodique et raisonné de la bêtise censé lui permettre de dresser une « configuration »² du Bourgeois. Nous reprenons à notre compte cette formule, car elle permet d'illustrer notre réflexion sur les rapports entre le stéréotype et la forme du dictionnaire. Or, « configurer » consisterait à déplier, donc à mettre à plat et à faire montre du manque d'épaisseur, ce qui demeure le synonyme de sa bêtise. Grâce à la forme discontinue du dictionnaire, il peut mieux l'exposer, l'étendre dans l'espace géométrique de l'alignement vertical du texte-liste. Pourtant, son intention est non seulement de consigner les formules figées pour encapsuler le discours du bourgeois, mais d'en faire une exégèse, c'est-à-dire descendre dans les profondeurs de l'horreur de la bêtise, voire la disséquer jusqu'à l'os, formule qui dans le cas de Bloy n'a rien d'exagéré, tant sa vocifération est forte. Par le biais de cette exégèse-dissection, il pense pouvoir faire ressortir la profondeur de leur néant et l'immensité de leur platitude, afin de les castrer socialement et, de cette manière, les rendre inopérants étant donné que son but majeur consiste à « arracher la langue aux imbéciles, aux redoutables et définitifs idiots de ce siècle », à « obtenir enfin le mutisme du Bourgeois, quel rêve ! » (BLOY, 1968 : 33).

Pourquoi les auteurs en question choisissent-ils la forme discontinue du para-dictionnaire ? D'abord, en paraphrasant Perec, nous pouvons dire : « Tellement tentant est vouloir distribuer le monde entier selon un code unique, celui du dictionnaire [...] » (1985 : 155). Ensuite, il faut admettre que l'adoption de la forme dictionnaire est un moyen expéditif de parodier l'étalement du contre-savoir bourgeois et l'envahissement du discours aux signifiés usés à force d'être répétés. La forme dictionnaire assure aussi les apparences de l'ordre à cet embrouillamini lexical, car les auteurs font comme s'ils voulaient « répertorier, cataloguer et étiqueter chaque lieu commun, transpercer l'opacité de son vide afin

² Le terme employé par Bloy dans le titre « Configuration du savantasse » dans *Propos d'un entrepreneur de démolition*.

que ce vertige de la parole commune se soit métamorphosé en une construction intelligible» (BONNEFIS, 1984 :19). Finalement, l'ordre alphabétique adopté par tous les auteurs, qui est libre de présupposés idéologiques, assure la parfaite circulation des contenus : tout est donc situé au même degré d'importance, le début vaut la fin, comme Ivetôt vaut Constantinople. Comme dit Barthes : « L'ordre alphabétique efface tout, refoule toute origine » (1975 : 151), nivelle tout.

Qui plus est, cette forme permet d'instaurer une structure paradoxale qui est le reflet de la nature infinie et universelle de la bêtise. Or, les stéréotypes sont donc placés l'un après l'autre, à la fois ensemble mais alignés verticalement, ce qui influence le protocole de la lecture qui cesse d'être linéaire ; elle peut se faire en boucle et cette forme ouverte ne cherche pas à aboutir, fuyant la fin conclusive et unique, ce qui fait de ce para-dictionnaire un livre quasi infini et inachevable, à l'image de l'inépuisable du stéréotype. C'est justement dans la spirale de la lecture et dans la circulation abêtissante des mêmes stéréotypes qu'il faut voir l'essentiel de ces ouvrages et la matière pour la réflexion.

Ce qui frappe, en tout premier lieu, dans ces trois para-dictionnaires, c'est le retour des mêmes expressions stéréotypées, comme par exemple *les affaires sont les affaires*, qui selon Bloy : « [...] de tous les lieux communs, si respectables et si sévères, celui-ci [je pense que voici] est le plus grave, le plus auguste. C'est l'ombilic des lieux communs, c'est la culminante parole du siècle » (BLOY, 1968 : 55). RIGAUD (1881 : 6) et FLAUBERT (1997 : 48) la consignent aussi, ce qui est la preuve des correspondances qui se nouent entre ces trois textes, ce qui démontre un étonnant retour du même. Qui plus est, les auteurs en question, établissent des rapports transhistoriques et transgénériques : Rigaud puise abondamment dans la tradition littéraire, Flaubert renvoie, déjà en exergue à son *Dictionnaire*, à la cent-trentaine maxime de Chamfort³ ; Genette, dans son *Bardadrac*, renvoie à tous les trois, ce qui fait ressentir l'oppressive circularité des idées reçues, le vertige effrayant du même. Rigaud l'a, d'ailleurs, très bien compris, car parmi ses conseils prodigués aux jeunes littérateurs, on trouve celui-ci :

Ceux-là trouveront des phrases et des périphrases à la hauteur de toutes les situations et à la mesure de tous les gouvernements, phrases cent fois rebattues et toujours nouvelles, car rien ne change, ici-bas, pas plus la politique que le reste.

RIGAUD, 1881 : II

« [...] car rien ne change, ici-bas », affirme Rigaud. Effectivement, cette forme discontinue du para-dictionnaire semblait idéale pour ordonner l'hétérogène stéréotypé et, de cette manière, de faire diminuer l'entropie de la bêtise. Pourtant, cette forme fragmentaire du para-dictionnaire possède son revers.

³ « Il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue est une sottise, car elle a convenu au plus grand nombre ».

Il s'avère que l'ordre vertical d'une liste de stéréotypes est doublée d'un espace de désordre ou, si l'on veut, de liberté : les espaces blancs entre les entrées suggèrent que tout n'y a pas été inscrit, qu'il y a potentiellement des éléments qui y figurent mais qui ont été omis ou oubliés. Dans les espaces blancs entre les termes énumérés se range, en latence, toute la bêtise muette, oubliée ou omise, même si les auteurs ne cachent pas leur volonté d'épuiser le catalogue de la bêtise. Ils continuent donc à ranger cette bêtise afin de la maîtriser, mais son entropie ne cesse d'augmenter, et ils n'arrivent pas à l'épuiser dans leur dictionnaire. Il se crée donc une tension entre le dit et le non-dit, une relation entre la tentation de l'exhaustif, voire la tentation de la totalité d'une part et de l'inachevé, de l'autre :

Il y a dans toute énumération deux tentations contradictoires ; la première est de tout recenser, la seconde d'oublier tout de même quelque chose ; la première voudrait clôturer définitivement la question, la seconde la laisser ouverte ; entre l'exhaustif et l'inachevé, l'énumération me semble être, avant toute pensée (et avant tout classement), la marque même de ce besoin de nommer et de réunir sans lequel le monde (« la vie ») resterait pour nous sans repères.

PEREC, 1985 : 167

Qu'est-ce qui résulte, au terme de la lecture, de ces trois catalogues de la bêtise humaine ? D'abord, tous les auteurs des para-dictionnaires révèlent leur talent de fins observateurs et de critiques lucides de la société qui était la leur. Pour livrer un diagnostic caustique sur les discours et mentalités du XIX^e, ils se servent de la forme dictionnaire qui « objective le propos » (MESCHONNIC, 1991 : 201). Mais puisqu'« on parle dans les conventions et on dit du neuf par déplacements » (SCHLANGER, 1983 : 199), ils font montre de la créativité, en l'adaptant à leurs besoins, c'est-à-dire remplissent cette forme aussi bien de l'ironie que du paradoxe qui « sont toujours personnels » (MESCHONNIC, 1991 : 199). L'ironie, cette arme redoutable de l'esprit critique, agissant obliquement et par déplacement, permet d'inciser plus finement les réalités opaques de l'époque qui est la leur.

Notre étude, qui a pris son début dans l'étymologie du « stéréotype », incarnant le répétitif et l'immuable, démontre que le processus de textualisation des stéréotypes peut déboucher sur un acte de créativité et, par conséquent, sur une (re)valorisation du stéréotype qui, étant déconsidéré à cause de sa répétitivité, devient ici le matériau principal de la création. Le para-dictionnaire des stéréotypes apparaît donc comme une *œuvre* multidimensionnelle, fruit d'un travail de création et de la pensée critique. Les auteurs des para-dictionnaires ont réussi à (trans)former la doxa, donc le conventionnel et le répétitif, au biais du processus innovant de la mise en ordre, en un ensemble « para-doxal », au sens barthésien du terme, créant un « nouveau regardable » (BARTHES, 1975 : 205).

Bibliographie

- AMOSSY, Ruth ; HERSCHBERG PIERROT, Anne 1997 : *Stéréotypes et clichés*. Paris, Nathan.
- AMOSSY, Ruth 1991 : *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*. Paris, Nathan.
- BARTHES, Roland 1975 : *Barthes par Roland Barthes*. Paris, Seuil.
- BLOY, Léon 1968 : *Exégèse des lieux communs*. Paris, Gallimard.
- BONNEFIS, Philippe 1984 : *L'Innommable : essai sur l'œuvre d'Emile Zola*. Paris, Sedes.
- DYONIZIAK, Jolanta 2006 : *Stéréotypes et langues. Image linguistique de la femme en français et en polonais*. Łask, Leksem.
- GENETTE, Gérard 2006 : *Bardadrac*. Paris, Seuil.
- FLAUBERT, Gustave 1997 : *Le Dictionnaire des idées reçues et le catalogue des idées chics*. Paris, Librairie Generale Francaise.
- FLAUBERT, Gustave 1998 : *Correspondance*. Paris, Gallimard.
- LAROUSSE, Pierre 1866 : «Préface». *Le Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*, <https://fr.wikisource.org/wiki/Grand_dictionnaire_universel_du_XIXe>. Date de consultation : le 10 février 2019.
- MESCHONNIC, Henri 1991 : *Des mots et des mondes. Dictionnaires, encyclopédies, grammaires, nomenclatures*. Paris, Hatier.
- PEREC, Perec 1985 : *Penser / classer*. Paris, Hachette.
- REY, Alain 1992 : *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris, Le Robert.
- RILKE, Maria Rainer 1937 : *Lettres à un jeune poète*. Paris, Grasset.
- RIGAUD, Lucien 1881 : *Dictionnaire des lieux communs de la conversation, du style épistolaire, du théâtre, du livre, du journal, de la tribune du barreau, de l'oraison funèbre etc...etc* . Paris, Paul Ollendorff éditeur [en ligne], <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k298448d>. Date de consultation : le 20 octobre 2018.
- SCHLANGER, Judith 1983 : *Penser la bouche pleine*. Paris, Fayard.
- STENDHAL 1958 : *Le rouge et le noir*. Paris, Gallimard.
- UZANNE, Octave 1886 : *Le Livre*. Paris, éd. A. Quantin.

Note bio-bibliographique

Jolanta Rachwalska von Rejchwald, enseignante-chercheuse ; HDR en littérature française du XIX^e siècle, maître de conférences à l'Université Marie Curie-Skłodowska de Lublin. Ses principaux thèmes de recherche sont axés sur la représentation du corps saisi dans ses rapports avec l'histoire, le pouvoir, la/le politique, la mémoire, la trace ainsi que sur la fragmentation et l'inachevé. Récemment, elle a fait publier un ouvrage en deux volumes, codirigé avec A. Krzyżanowska, *Texte Fragmentation Créativité I. Penser le fragment en linguistique //Texte Fragmentation Créativité II. Penser le fragment littéraire* (Berlin, Peter Lang, 2018).

jolanta.rachwalska@poczta.umcs.lublin.pl